

Georges Fréris

Altérité et identité nationales : utopie et réalité. Le cas d'*Histoire d'un prisonnier de Stratis Doukas*

LA QUESTION DE L'IDENTITÉ EST en plein essor, ces dernières années, non pas à cause de la nouvelle vague de l'immigration que subit notre monde, mais parce que dernièrement nous vivons, sous l'impact souvent incontrôlé de la technologie, une transformation effrénée qui influence comportements, méthodes et mœurs. En réalité, nous vivons l'ère de l'auto-connotation ou de la difficulté de l'auto-compréhension collective. On se pose de plus en plus des questions banales, telles que: qui sommes-nous, d'où venons-nous, que faisons-nous, où allons-nous, que croyons-nous etc.? Questions simples, posées peut-être à un niveau personnel, mais qui en fin de compte ne cessent que de compléter ou de souligner que l'«homo technologicus» actuel vit dans la confusion collective la plus complexe entre «ce qu'il est» et «ce qu'il croit être», entre la dimension identitaire personnelle et celle que l'Autre a ou se fait de lui et de ses origines.

Cette problématique identitaire a créé des positions ou mieux, des stéréotypes, qui ne datent pas d'aujourd'hui. Existant en sourdine depuis longtemps, ces stéréotypes sont à nos jours plus frappants, parce que grâce à la technologie et au renversement de l'équilibre socio-politique, tout individu peut facilement mettre en doute sa propre identité, puisque celle-ci a perdu les traits qui lui permettaient de se distinguer, et cela malgré les pénibles efforts employés souvent pour les conserver intacts (guerres, censures, tortures, exils, création de ghettos etc). Tous ces stéréotypes peuvent être classés en cinq catégories, les suivantes:

FRÉRIS Georges, « Altérité et identité nationales: utopie et réalité. Le cas d'*Histoire d'un prisonnier de Stratis Doukas* », *RiLUnE*, n. 1, 2005, p. 99-107.

a) la volonté de vouloir s'identifier selon la race ou le sexe, situation aujourd'hui dépassée avec les progrès de la médecine ou de la génétique plus précisément;

b) l'insistance de s'identifier au moyen de la langue; cette tendance si chère aux littéraires n'a plus de sens de nos jours avec les littératures de grands aires linguistiques comme l'anglophonie, la francophonie, l'arabophonie, l'hispanophonie etc.;

c) le recours de se distinguer de l'autre à partir d'un dogme, d'une religion; ce trait, si moderne qu'il soit, appartient au passé puisqu'on sait que mêmes les dogmes changent et se transforment, s'adoptant aux exigences de la vie moderne issue de la technologie;

d) la confusion d'appartenir à une culture, mais de vivre selon les commodités d'une autre, pour la très simple raison que la culture de l'autre, même si elle est "haïssable", ne cesse d'être plus commode aux nouvelles conditions de vie;

e) l'incommodité de vivre une identité "météore", surtout quand l'individu ressort d'une culture très ancienne, mais il vit selon le rythme d'une culture moderne, donnant et ayant l'impression d'être un fossile du passé à l'ère moderne, c'est-à-dire un "bon" exclu.

Cette catégorisation de stéréotypes peut s'enrichir d'autres, selon les traits traditionnels de tout groupe social qui tend à se confondre avec les "mythes sociaux" qu'il a créés. C'est pourquoi aucune idéologie n'exprime la ou une vérité absolue (Marino: p.198-241). Et par "idéologie" nous attendons le rapport imaginaire qu'on se fait d'un problème par rapport à un monde réel. Et l'idéologie n'est pas seulement une affaire de théoriciens ou de politiciens; c'est surtout tout mode de vie de toute personne, c'est tout contexte littéraire, qui étant axé sur un réel supposé, connu ou pas par le lecteur, permet à ce dernier de se rendre compte de l'analyse des institutions, des jeux de pouvoir, des moments historiques de crise. N'oublions pas d'ailleurs, que la mémoire collective d'un groupe social se trouve avant tout aux textes littéraires, puisqu'ils contiennent l'ensemble des valeurs et d'événements, qu'une société s'approprie, à tel point que cet ensemble avec le temps devient tradition historique, souvent un vrai mythe. Cette tradition historique, que souvent l'histoire rationnelle nie, a une telle force, qu'à travers la littérature, orale ou écrite, elle devient un paramètre important, ne représentant pas quelque chose d'étrange à l'individu, mais une réalité est un prétexte qui permet au lecteur de prendre conscience de son comportement¹, de la notion d'identité nationale. Celle-ci est une

¹«Cette tradition historique, que le temps rend presque mythique, bien que vivement critiquée par la critique historique avec ses critères scientifiques objectifs, exerce un

construction illusoire d'unité et d'absence de contradictions, représentant une fin en soi, alors que par altérité nous envisageons l'inverse, l'individu ou le groupe social qui se différencie d'une unité de traits caractéristiques, physiques ou idéologiques². Ces traits souvent sont si contradictoires ou si déraisonnables qu'ils finissent par devenir détestables pour les héros ou le public de certaines œuvres littéraires.

A partir de ces conceptions, en particulier celle du couple identité/altérité, se forment diverses structures sociales correspondantes qui facilitent le processus du développement du rôle des critères, qui déterminent chaque fois les trois notions clés du problème identitaire, celles de l'appartenance, de la dépendance et de l'exclusion, notions définies la plus part des fois, selon les critères sociaux ou idéologiques, attribués aux adversaires. De sorte que l'identité finit par construire un système de structures à caractère politique, économique, religieux, culturel et autres.

Ce concept idéologique de l'identité/altérité, malgré toute révision qu'il subit sous forme de processus dialectique, aboutit, avec le temps, à devenir mentalité, habitude, tradition et conscience historique, que la littérature, ainsi que d'autres formes culturelles souvent entretiennent, la culture devenant ainsi un paramètre important, contribuant:

a) à souligner les traits principaux (physiques ou idéologiques) d'appartenance à un groupe social, voire à maintenir toute tradition que le temps, non seulement la justifie, mais il la rend presque mythique;

b) à accentuer les caractéristiques de la dépendance de l'individu envers son groupe, voire à lui rappeler, sa dette et son devoir envers la société d'appartenance;

c) à insister sur les marques de l'exclusion, avertissant ainsi que toute distinction ou comportement hors du commun, devient

impact sur toute conscience individuelle et collective parce qu'à travers l'histoire l'individu découvre son monde spirituel. Si les événements historiques (guerres, combats, victoires, défaites, etc.) pèsent fort sur tout individu, le fait de les revivre intérieurement ou de se les rappeler, selon les circonstances, c'est-à-dire la foi intérieure au mythe historique, entretenue par la tradition y compris littéraire, est une réalité qui constitue et conserve le monde intérieur de la conscience d'un individu, d'un peuple, d'une nation» (Balibar, Wallerstein).

² «Par traits caractéristiques, nous visons à l'ensemble des valeurs et des événements qu'une société ou un individu s'approprie, à tel point que cet ensemble avec le temps devient aussi tradition historique, mythe. A cette conception idéologique très générale du couple identité/altérité, s'implique aussi le rapport des hommes à la nature et entre eux, ou à leur histoire, dans la mesure où elle est le développement de ce qui fait une société, c'est-à-dire qu'on remarque l'existence d'une identité/altérité collective et individuelle, ce qui explique mieux les différents niveaux d'appartenance, de dépendance et d'exclusion» (Huber: p. 151-162).

minoritaire, voire «proche ou identique à l'Autre». Penser ou agir autrement que sa cellule ou son groupe social, signifie prendre ses distances, marque une tentative de révision des traits communs, c'est s'exclure³.

Il est facile de constater que le comportement individuel et social, exigé par l'identification, par l'appartenance et la peur de l'exclusion, avec le temps, devient une mentalité, se transforme en tradition historique ou culturelle, se constitue en mythe, impose des traits idéologiques, décrit des codes d'action obligeant tout individu et tout groupe social à se comporter uniformément, à discerner et à voir l'Autre, le différent, l'adversaire, à travers les critères établis par cette conscience générale de solidarité et d'intégration à un groupe de personnes. Toute déviation de cette règle, de ce principe, qui la plus part des fois est une variation fictive d'une réalité, est vivement critiquée. Ce comportement dépendant de l'appartenance à une identité, cette manière d'accepter de voir l'Autre à travers le regard infligé par une collectivité dont on dépend, n'est certes pas objectif, mais il offre une solution certaine, lors d'une crise, en particulier pendant une guerre. Qu'elle soit nationale, internationale ou civile, pour des raisons purement idéologiques – toute société met en valeur et souligne par des traits fictifs, voire “mythiques”, les caractéristiques à cette appartenance, les reliant avec le passé et les projetant dans l'avenir. Par ce processus, on démystifie l'Autre, lui attribuant des traits opposés. C'est alors que tout groupe social, essaie de se distinguer des autres, et tout individu adopte une attitude conforme aux codes de ce

³ «Ayant ce rôle, il est évident que le roman de guerre, décrivant l'histoire ou se rapportant à un phénomène historique, exerce un impact sur toute conscience individuelle et collective parce qu'à travers l'histoire, l'individu découvre son monde spirituel. Si les événements historiques (guerres, combats, victoires, défaites, etc.) pèsent fort sur tout individu, le fait de les revivre intérieurement ou de se les rappeler, selon les circonstances, est une réalité qui constitue et conserve le monde intérieur de la conscience d'un individu, d'une région, d'un peuple, d'une nation» (Boyd, Balibar-Wallerstein).

Il ne faut pas oublier que les genres littéraires constituent, à chaque époque, une sorte de code implicite à travers lequel, les notions du passé et les connotations nouvelles peuvent être reçues et classées par les lecteurs. C'est par rapport à des modèles, à des «horizons d'attente», que les textes littéraires sont produits puis reçus, qu'ils satisfont, transgressent et forcent à renouveler cette attente. Loin de mener à une typologie idéaliste, le concept d'«horizon d'attente» donne un bon instrument pour penser l'évolution historique de la littérature. Sur ce problème voir Jauss 1970: p. 79-101; 1977: p. 322-336; 1978: p. 350-370. Dans ses travaux, H.-R. Jauss propose l'expression d'«horizon d'attente», horizon sur le fond duquel toute nouvelle production apparaît, soit pour répondre fidèlement à l'attente, soit pour la décevoir ou lui imposer de se transformer.

comportement collectif et prend conscience qu'il appartient à une communauté dont il partage la même mémoire, la même conscience, les mêmes traits caractéristiques (Rousset: p. 35-40).

Dans ce processus de l'élaboration de la notion de l'histoire événementielle, à l'aide du concept de l'identité nationale, il semble que l'élément personnel ou autobiographique, utilisé pour décrire l'histoire, se confonde avec les "mythes" d'une société ou d'un groupe social et certains textes littéraires, comme le roman historique ou le roman de guerre n'expriment pas la réalité ou la vérité absolue de l'histoire (Marino: p. 198-241). Sur ce point, il convient de distinguer l'action/histoire d'un roman de l'Histoire. L'histoire dans un contexte romanesque se présente comme un modèle de l'historicité, impliqué au synchronisme, comme un système de constantes, une récurrence, une opération typologique, qui à un moment donné a un caractère d'individualité. Par contre, l'Histoire suit son déroulement, subit une évolution, a une détermination, une perspective et une analyse rigoureusement diachronique. C'est pourquoi, l'histoire racontée ou présentée dans un contexte littéraire ne peut être pensée en dehors du temps, en dehors de l'Histoire, tout comme on ne peut pas contester la volonté ou l'énergie d'un individu à agir indépendamment ou bien à contribuer à l'élaboration de l'Histoire. D'où la difficulté de distinguer ces deux conceptions interdépendantes, le "moi" autobiographique romanesque et l'histoire, dans un contexte littéraire, sans succomber aux simplifications abusives. La différence entre histoire romanesque et Histoire n'existe presque pas pour le texte littéraire, puisque le héros actant de tout texte se présente en même temps comme héros de l'Histoire. Cette confusion est accentuée par le manque de distinction entre l'auteur du roman, le narrateur du récit et le personnage actant, confusion qui aboutit et touche le rapport entre la notion de l'identité et celle de la ressemblance (Prince: 1973, 178-196). C'est le cas du narrateur, d'un roman grec de Stratis Doukas, *Histoire d'un prisonnier*, publié en 1929 et dédicacée «aux martyres communs des peuples»; roman fondé sur le récit qu'un prisonnier de guerre, Nicolas Kozakoglou, a fait à l'auteur, lui racontant son aventure, juste après la catastrophe grecque de la guerre d'Asie Mineure en 1922.

Il s'agit d'un des chefs d'œuvres de la littérature néohellénique, un des premiers romans de la génération littéraire de 1930, une œuvre qui apporta le renouveau au roman grec. Son action est simple, comme sa narration qui est linéaire, selon la tradition laïque ou populaire grecque. C'est le récit d'un prisonnier grec, originaire d'Asie Mineure qui vit une série de grands dangers avant de parvenir à la liberté. Il s'agit d'un prisonnier de guerre, qui s'étant évadé d'un camp de prisonniers, se

cache avec un compagnon dans une grotte, jusqu' au jour où ils décident de se séparer et de se déguiser en turcs, pour atteindre la mer et de là passer en Grèce. A partir du moment où le prisonnier se déguise, c'est-à-dire qu'il consent à se comporter en turc, dans sa région natale, cachant ou renonçant à son identité de grec chrétien, son accès vers la liberté devient plus facile, bien que ce temps soit dominé de la peur, de la grande peur d'être reconnu et exécuté. Or, un grand propriétaire turc, très hostile aux Grecs chassés et partis de l'Asie Mineure, l'embauche, estime son travail et veut même le marier avec sa fille. Le Grec, vivant sans cesse avec la peur d'être découvert et de mourir, comme ce fut le cas de son compagnon d'évasion du caps de prisonniers, assume ses deux identités, la sienne – celle de ses ancêtres, jamais renoncée – et celle de ses ennemis, à laquelle il s'habitue, parvenant ainsi à mieux se connaître et à mieux également connaître l'autre, non pas au moyen de témoignages d'autrui, ni de stéréotypes créés, mais de ses propres constatations.

Avec ce personnage romanesque, qui charme ses lecteurs par son récit, riche de techniques narratives populaires, le lecteur arrive au bout des limites de l'identité personnelle et nationale, celles-ci étant ou devenant l'enjeu des circonstances historiques. L'accueil favorable de l'œuvre, aussi bien pour ses qualités littéraires que pour sa thématique, prouve que le public, loin de l'exclure, de le mépriser ou de le juger traître, s'est montré extrêmement intéressé par son expérience unique. Le lecteur suit avec une grande curiosité toutes les étapes du héros romanesque pour mieux connaître l'adversaire, pour mieux s'apercevoir de ses défauts et de ses qualités. En un mot, le public est aidé à se libérer des préjugés des stéréotypes nationaux formés ou imaginés, par le simple fait que le héros romanesque vit une double identité ou feint de présenter une double personnalité, complètement différente de la vraie.

Le héros romanesque, tout comme le lecteur, s'aperçoit que vivre selon le comportement et les habitudes de l'Autre n'est pas quelque chose de terrible, ni n'exige d'aptitude particulière. Il prend aussi conscience que les différences avec l'Autre (langue et religion) aussi énormes qu'elles soient ne sont pas obstacles à l'entente et à la compréhension et que les ressemblances avec l'Autre (c'est-à-dire le respect aux mêmes valeurs humaines) sont plus importantes de ce qui les séparent.

La situation devient plus complexe quand on se rend compte que l'identité ici se présente comme un enjeu de manipulation. Le Grec oublie ou fait semblant d'oublier pour un certain temps ses origines nationales (langue, religion, mœurs) et les Turcs sont incapables de discerner l'ennemi, le considérant un des leurs, le protégeant, l'honorant,

lui procurant toute aide. Cette confusion démontre bien que l'identité, qu'elle soit nationale, linguistique ou même religieuse est un amas d'éléments réels sans doute, mais à coup sûr inventés, imaginés et surtout imposés et exigés. La preuve est que chacun voit, conçoit l'Autre selon son propre imaginaire, selon ses conceptions, selon ses critères. Personne n'arrive à percevoir la vérité. Chacun vit la sienne, chacun se conduit selon les exigences événementielles, chacun est convaincu de bien agir.

À la fin du roman, malgré la joie émouvante de la libération du prisonnier, la confusion sur l'identité devient plus complexe, le lecteur n'arrivant pas à ressentir une haine ou un certain mépris envers les adversaires, les Turcs, qui sans le vouloir, tout en exprimant leur haine envers leurs ennemis, ont accueilli et finalement sauvé le pauvre prisonnier grec. Et ces sentiments découlent du fait que le salut du prisonnier grec apparaît comme le résultat d'une coïncidence. D'ailleurs comment mépriser quelqu'un qui bien qu'il soit «ennemi déclaré» n'arrive pas à distinguer un vrai grec d'un faux turc? Devant cette alternance des codes nationaux faussés et par conséquent dépassés, émerge l'arbitraire des signes et des symboles nationaux, démontrant l'écart manifeste avec les divers procédés de marquage d'une ou de l'identité nationale.

Identité qui apparaît se fonder sur des principes non solides, pas toujours valables, puisque l'action romanesque d'une *Histoire d'un prisonnier* repose sous le signe de l'ambivalence nationale, démontrant de la sorte que la narration est une interaction entre un lieu et ce qui a eu lieu, soit entre une antériorité et l'actualisation possible de cette antériorité par un parcours qui prend l'aspect manifeste d'une quête. L'antériorité est marquée par la vie du narrateur en temps de paix tandis que l'actualisation est caractérisée par sa vie en temps et en lieu ennemi. Ainsi l'identité nationale subit un "parcours" mythique, une sorte de trajet doublé d'un récit policier: la recherche de l'identité humaine à travers une série d'événements terribles, y compris celui de frôler la mort.

Le tout démontre que le couple, identité – altérité ressort de l'imaginaire, que les groupes sociaux et nationaux se créent à partir de faits réels, des faits qui finissent par devenir des mythes dans le domaine de l'imaginaire. On y révèle en effet de ce roman grec que l'hétérologie ou une variété d'identités sociales et nationales finissent par avouer leur inachèvement; leurs images nous mènent à une sorte de tour de Babel, poussant l'homme à s'expérimenter à travers l'errance, à découvrir sa vérité au moyen de l'errance, comme l'a fait le prisonnier grec, personnage à moitié fictif et à moitié réel, l'errance étant celle qui nous

Georges Fréris

permet de nous fixer, celle qui nous donne la possibilité «de nous amarrer à cette dérive qui n'égare pas» (Glissant 1997: p. 63).

Georges Fréris*
(Université Aristote de Thessalonique)

* Professeur de Littérature Comparée, Georges Fréris dirige le Laboratoire de Littérature Comparée et la revue *Inter-Textes*. Son domaine de recherche est l'évolution des mythes littéraires, les liens entre la littérature et l'idéologie, la méthodologie en littérature comparée et la francophonie littéraire, en particulier grecque.

Bibliographie

BALIBAR, É. et WALLERSTEIN, *Race, nation, classe. Les identités ambiguës*, Paris: La Découverte, 1990.

BOYD, S., *Le Nationalisme*, Paris: Payot, «Bibliothèque historique», 1964.

DOUKAS, S., *Istoria enos Aichmalotou (Histoire d'un prisonnier)*, Athènes: Aigokeros, 1969.

GLISSANT, É.,

1990. *Poétique de la relation*, Paris: Gallimard, «Nrf».

1997. *Traité du Tout-Monde*, Paris: Gallimard, «Nrf».

HUBER, J., «Identité et contradiction. À propos du rôle possible de la science et de la politique dans le conflit des minorités», *Cahiers Francophones d'Europe Centre-orientale*, Pécs/Vienne, 1992, n° 2, p. 151-162.

JAUSS, H.-R.,

1970. «Littérature médiévale et théorie des genres», *Poétique*, n° 1, p. 79-101.

1977. «Littérature médiévale et expérience esthétique», *Poétique*, n° 31, p. 322-336.

1978. *Pour une esthétique de la réception*, Paris: Gallimard, «Nrf».

MARINO, A., *La Critique des idées littéraires*, traduit du roumain par M. Friedman Bruxelles: Complexe SPRL, p. 198-241, 1977.

ROUSSET, J., *Forme et signification*, Paris: Corti, 1962.

PRINCE, G., «Introduction à l'étude du narrataire», *Poétique*, n° 14, 1973, p. 178-196.